

Tellez Bernard

La voisine



La voisine



Bernard Tellez

La voisine

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3719-8

Dépôt légal : Août 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Réceptif à la moindre résonance, au moindre écho, même s'il ne pouvait secouer sa léthargie, il finissait par glisser dans le sommeil... Un bruit de voix éclata dans l'appartement voisin, lui fit rouvrir les yeux. Il revint à la conscience, s'étonnant, à pareille heure, que des gens pussent parler aussi fort dans la nuit. Les voix s'élevaient, assourdissant ses oreilles. Elles détruisaient ce qui donnait à la nuit, son charme, sa saveur, depuis qu'ils étaient étendus, Laura et lui : le bruit du vent, le remuement des peupliers, dehors, devant la fenêtre, le passage des autos éloignées, le miaulement d'un chat, quelque part, sur la pelouse... Ces paroles résonnaient de l'autre côté du mur, comme un défi... Il se tourna vers Laura, la regarda : plongée dans le sommeil comme au fond d'un puits, hors d'atteinte des propos qui crevaient la cloison, elle ne s'éveillait pas. Il songea à la secouer, mais Laura, prise dans la trame d'un rêve comme dans une toile d'araignée, était incapable de remonter en surface, et il la laissa.

Lui aussi souhaitait trouver le repos, mais son esprit générait des idées bizarres, plus ou moins fantasques. L'une d'elles l'effleura soudain, celle d'un vide, d'un creux, existant quelque part dans le mur, à cause d'une brique manquante ou cassée... Il

quitta le lit, se leva, et s'approcha. Il se mit à sonder le mur à tâtons, en vain, mais il avait beau retenir son souffle, tendre l'oreille, il n'entendait plus rien. A croire que ces dialogues perçus de l'autre côté du mur, n'existaient que dans sa tête, à l'intérieur de son cerveau. Non, il ne rêvait pas. A travers la cloison de séparation, des souffles rauques montaient, crescendo... Il voulut reculer, sans le pouvoir, pris de stupeur, devant l'évidence d'une scène qui ne paraissait jamais finir, regretta, par la suite, de ne pas avoir fui à ce moment là, sous un prétexte quelconque. Ainsi il aurait pu se rendre à la cuisine pour boire un peu d'eau fraîche, mais à l'idée de se déplacer dans la chambre, craignant que ses moindres mouvements fussent perçus par Laura, il resta.

Un bruit bizarre s'éleva, qu'il eut d'abord du mal à l'identifier, mais il finit par comprendre : la femme sanglotait, gémissait sourdement. Il lui était pénible de l'entendre, d'écouter ses pleurs. Il eut soudain la révélation, avec certitude, avec rancœur, qu'il ne pourrait jamais se débarrasser de sa vision nocturne : l'inconnue, dans une pose caractéristique, subissant certains sévices de l'homme, arrachant d'elle des sanglots... C'était la première nuit, il eut du mal à s'endormir. Durant le jour, une sorte d'écœurement douceâtre transparaissait dans ses paroles, dans ses moindres mouvements. Il se crut un instant victime d'un mollusque, une pieuvre, une seiche dont la sépia l'aveuglait lâchement de son liquide noirâtre, au point qu'il devait fermer les yeux, ou s'essuyer constamment les paupières avec un mouchoir, l'esprit englué dans une sorte de viscosité. La nuit suivante, cela recommença. Il ne ferma pas l'œil, pendant des heures. Il ne cessait de voir les deux autres, de l'autre

côté du mur, de les imaginer dans la sueur de leurs corps emmêlés, nus sur le lit, les cheveux collés aux tempes. Dans une dernière étreinte, ils atteignaient le paroxysme du plaisir, puis ce fut soudain le calme plat. La femme bougeait, s'étirait, l'air lourd, épais, gardait l'empreinte des sons. Elle s'approchait machinalement du corps de l'homme, en murmurant : « Daniel... » La nuit de nouveau s'écoulait, lente, paisible, monotone... Il se souvint d'être resté là, prostré, pendant des heures, indécis, n'osant se laisser glisser dans le sommeil.

*

* *

A six heures, Laura le secoua. Il eut du mal à réagir, ayant dormi à peine une heure. A bout d'épuisement, sur le point de sombrer dans l'inconscience, il avait dû faire un effort pour réaliser que le camion des éboueurs passait dans la rue, dans son fracas habituel. Que devait-il penser des deux autres ? L'esprit embrumé par les miasmes de la nuit, il avait du mal à réfléchir. Le malaise que lui avaient transmis leurs présences, de l'autre côté de la cloison, persistait. S'ils se couchaient aux petites heures, se levaient en fin de matinée, ou en début d'après-midi, il y avait peu de chances pour qu'il dût les rencontrer. Leurs horaires n'étaient pas les siens. Mais durant deux nuits, sans connaître ses voisins, sans savoir comment ils étaient faits l'un et l'autre, il avait perçu des ébats qui le déroutaient, avec la sensation d'être au courant de leur intimité, mieux peut-être que l'on peut la connaître chez ses meilleurs amis, parfois même, chez sa femme. Que se passerait-il s'il les

croisait sur le palier, ou dans l'escalier ? Par quel léger indice soupçonnerait-il alors qu'il s'agissait d'eux ?

Il y songeait encore, en gagnant la salle de bains. Son beau-fils, Francis, le fils de Laura, prenait sa douche. Le garçon ouvrit un œil, ruisselant d'eau :

– Quelle heure est-ce ? demanda-t-il.

– Sept heures moins vingt.

– As-tu vu maman... Le petit déjeuner est-il prêt ?

– Non, je n'ai pas vu Laura. Je ne suis pas allé à la cuisine... Pas encore.

Francis finissait de se rincer, il ferma le robinet de la douche. La pièce remplie d'eau de vapeur, chargée d'humidité, laissa voir dans l'air chaud encore son visage mouillé, que le garçon essuya, en ajoutant :

– Hier, au moment d'entrer en classe, j'ai eu juste le temps de me placer en bout de file. J'étais le dernier à arriver. Le prof fermait la porte, et j'ai dû frapper. Il me regardait d'un sale œil, comme s'il venait de me repérer... J'aimerais mieux partir plus tôt, ce matin.

– Comme tu veux... Hier matin, s'il n'y avait pas eu cet accident sur la rocade, nous n'aurions pas été retardé.

C'était la rentrée, début d'automne encore chaud... La ville secouée par son regain d'activité frénétique, donnait l'impression d'être envahie... Plus de rues quasi vides, avec de la place pour se garer... Des embouteillages monstres... Ceux qui étaient partis, à la reprise de la vie normale, stress à l'appui, avaient du mal à s'accrocher, après quelques semaines de farniente, de délire factice, où la plupart avaient donné pour s'étourdir. Chacun, songea

Arthur, a dû chercher peut-être en lui une nouvelle identité comme on change de linge, avant de reprendre le collier, de s'intégrer à la routine, à l'assiduité d'un travail journalier. Il songea, non sans dépit, à ces plaisirs des vacances passées à la mer, à se dorer sur les plages, à se promener le long des sentiers de montagne... « Ils en ont eu besoin, ces citadins... Faire le vide pour quelques semaines, se donner l'illusion d'appartenir à couche sociale différente, changer d'air, oublier le boulot, l'argent faisant foi. La transhumance de juillet et d'août, quoi de moins original ? Mais s'efforcer de nier le système, en décidant de ne pas de se soumettre aux exigences de bison futé, rester chez soi, ça, c'est autre chose... Il faut changer d'air aussi. Seuls les exclus hantent le trottoir des villes au mois d'août, sans savoir où aller. Sans argent, pas de voyages, pas le moindre dépaysement. »

Une activité fébrile régnait dans les rues, ceux qui étaient partis, donnaient vraiment l'impression d'avoir perdu l'habitude du train-train quotidien. La ville, de nouveau, avait du mal à retrouver sa coquille, comme un œuf éclaté, devenu trop gélatineux. Il était important d'avoir son break, en été, mais Arthur Boillieu n'était pas parti, il avait fait comme les exclus, il était resté, il avait travaillé. Il n'avait pas quitté la ville, même si, au retour des autres, il avait compris son erreur. Mais où aller ? Que ferait-il désormais ? La rentrée en cours, il avait opté pour une semaine de congé. A rebours, comme toujours... Le matin, se donner pour tâche de conduire son beau-fils Francis au lycée, en temps ordinaire, ce qu'il faisait une fois tous les deux jours, Francis n'ayant pas à prendre le bus, et lire, se promener, rêvasser...

Une fois sec, son corps mat en relief sur le mur bleu faïence, le gamin quitta la pièce, se rendit dans sa chambre pour se vêtir, laissant la baignoire mouillée, la serviette éponge traînant par terre. Le mari de Laura, son beau-père, la ramassa. Avec un brin d'humeur, il la suspendit à une patère.

*

* *

Il était seul, le temps s'écoulait, et des idées lui venaient, qui n'étaient pas nécessairement liées les unes aux autres. Dans la baignoire au blanc nacré, des gouttes d'eau perlaient, comme de la sueur à la surface de la peau. Il se souvint des nuits précédentes, songeant aux cuisses de la femme, au moment où l'homme allait et venait sur elle, les mains sur ses reins, qu'elle gémissait à la limite des sanglots de plaisir, ou de douleur... Impossible de nier ces moments-là. Il en avait été le témoin principal, comme un spectateur qui assiste à un film classé X. Il se promettait de regarder la chaîne Canal +, au moins une fois par mois. On y projetait des films hard, le soir, vers les minuit. Laura dormait toujours à cette heure, il pourrait donc assister à ces séances en toute impunité. A moins que les deux autres, de l'autre côté de la cloison... Il ne souhaitait pas les connaître. Il préférait les habiller de ses pensées. Ils devaient être jeunes, sans aucun doute, plus jeunes que lui, il en eut vaguement conscience. Il avait pris un plaisir particulier, en cachette, à l'insu de Laura. Comment le lui dire, le lui avouer. En tant que mari et femme, Laura et lui, étaient-ils comblés l'un et l'autre ? Il cessa de cogiter... Il devait faire sa toilette, s'avança

vers le lavabo, considéra son visage dans le miroir, se concentra un instant. Il lui parut difficile de s'admettre tel qu'il était, ou se voyait. Il avait beau faire, non, il ne se sentait pas vraiment content de lui. Il n'aimait pas son visage. Il le vit dans la glace, avec ses traits mal définis, ses lignes molles, l'arête du nez à peine marquée, ses joues pleines, presque poupine, ses yeux petits, enfoncés. Il s'approcha davantage encore, rencontra son regard, de nouveau. C'était presque toujours ses yeux que l'on voyait, des yeux traqués, cernés, comme des yeux d'artiste, ou d'assassin. Comment ne pas soupçonner, en l'observant, de ressentir une sorte de malaise ?

Il se dégagea du miroir, à bonne distance, cette fois, entreprit de se raser. Repris par une habitude, comme toutes les fois qu'il était seul, il songea encore... Depuis des années, il faisait exprès de s'habiller de teintes neutres, sans goût, sans apporter à sa toilette la moindre coquetterie, avec le sentiment de s'immiscer dans une sorte de grisaille où l'accoutumance jouait un rôle essentiel. Il se laissait porter par l'habitude, le reflet de sa vie morne, le miroir dans lequel, jour après jour, il s'épiait, changeant peu à peu certes, sans que le temps eût prise sur la masse informe qui condensait sa vie. Pour l'instant... Il se vit dans la rue, un jour comme un autre... Il essayait toujours de se faire remarquer le moins possible, en affectant de longer le bord ultime du trottoir, celui qui se trouvait le plus près du mur. Il aurait voulu se fondre dans l'ombre, paraître invisible. Un groupe bruyant de jeunes gens au remue-ménage inquiétant attira son attention. Ceux-ci attendaient au passage pour piétons, le moment de

traverser la chaussée. Le feu du sémaphore n'était pas au vert, et l'un d'eux, qui paraissait plus excité que les autres, se tourna dans sa direction. Arthur marchait sur le trottoir vers eux, se rapprochait insensiblement. Le jeune homme soudain, le montra du doigt, en riant, le signalant à l'attention de ses camarades. Ceux-ci, en se tournant vers lui, éclatèrent de rire. Il n'est guère plaisant de se voir objet de risée, sans avoir rien fait de mal, de se voir traité « d'enculé », sans rien qui peut motiver que l'on se gausse justement de vous. Allez donc connaître les motivations des autres ! Ils le firent si bien qu'il détourna son regard, continuant son chemin, en passant près d'eux. Les jeunes gens, des étudiants sans doute, riaient toujours. Il ne se retourna pas, mais son regard était plein de haine. Parmi eux, des filles, des garçons aux cheveux longs. Il devait avoir l'air bizarre, probablement. Cela venait-il de son air pitoyable ? Les jeunes gens semblaient lui faire un reproche, pour ainsi dire, d'exister, peut-être à cause son air contrit, de son manque d'aisance... Allez donc savoir les raisons qui motivent le racisme aujourd'hui ? Parfois, un seul regard suffit. Que cachait Arthur derrière son regard distant, ses yeux vitreux : un poignard, un rasoir ? Avait-il peur, mort de frousse, au point de se faire au pantalon ? C'était un cul serré, voilà. A sa façon d'être, de se dissimuler, de se dérober au regard des autres, il révélait qu'il n'était d'aucun bord, d'aucune mentalité. Les jeunes gens ont besoin de paraître, d'être déjà dans le monde, ils lui en voulaient... Il prit conscience que ces derniers temps, il n'avait que trop tendance à s'entourer d'un parti pris mesquin, au point d'en avoir la nausée. Était-ce maladif, était-ce de sa part une

façon d'être, hypocondriaque ? Il n'avait que trop tendance à haïr la foule, l'ambiance de la rue, le défilé des voitures, les gens assis, à l'intérieur, avec des yeux pour voir, pour jouir de la vue du piéton qui passait. Il détestait être vu, regardé. Le fait d'être dans le monde n'équivalait-il pas à se prostituer aux regards d'autrui, à d'autres consciences pas toujours bienveillantes ? « To be, or not to be, songea-t-il... Chacun pour soi. » Dans la rue, il se sentait ridicule. Etait-ce à cause de ses yeux de chat ? N'était-il pas comme les autres ? Tout un chacun rêve justement d'être différent d'autrui, d'affirmer sa singularité au sein de la masse, ne pouvant pas s'admettre dans l'indifférence. Etre semblable aux autres, certes, mais un petit peu, juste un tout petit peu différent. Arthur, avait-il dépassé les normes, au point de frôler le ridicule, à la limite de la monstruosité, comme ceux que l'on exhibe dans les foires ?

Sa toilette finie, il ouvrit la porte de la salle de bains. Dans le couloir silencieux, il avança à tâtons, dans l'ombre, l'appartement paraissant inhabité. Il resta un instant, aux écoutes. Un bruit léger, peu consistant, venait de la cuisine. Laura s'y trouvait, avec Francis. Il resta un bref instant dans l'ombre encore, avant de pousser la porte de la cuisine et de paraître devant sa femme, et le gamin.

– Bonjour, Laura.

– Bonjour, Arthur.

Au début de leur mariage, deux ans plus tôt, il donnait, chaque matin, un baiser à Laura, sur la joue, ce qui ne dura pas longtemps, et ne changea rien à leurs rapports. Voulait-il se faire valoir devant l'enfant, lui prouver qu'il n'était pas seul à aimer sa

mère, devait la partager avec lui ? Entrait-il en cela de la jalousie ? Erouvait-il le besoin d'embrasser Laura devant son fils, parce que, en robe de chambre, c'était à la mère de Francis qui préparait le déjeuner, qu'il donnait un baiser, pour lui prouver qu'il l'aimait aussi ? Le garçon, comment l'interprétait-il ? Les yeux baissés, ce matin-là, il mangeait des biscuits dans son café au lait. En entrant dans la cuisine, Arthur surprit un flot des paroles balbutiées, étouffées. Que pouvaient-ils se dire ?

– Je te prépare ton œuf ? demanda Laura.

– Oui, je vais m'habiller.

Il quitta la cuisine, prit la direction de la chambre, en traversant la salle de séjour, salon et salle à manger à la fois. Une murette de séparation d'un mètre cinquante de haut, divisait la pièce en deux parties. Une fois dans la chambre, Arthur leva le volet métallique de la porte fenêtre. Une clarté aveuglante le saisit, devant le jour complètement levé, le soleil donnant en plein sur la vitre de la fenêtre, jaillissant du toit de l'immeuble en face, tout pareil au leur. Ses rayons l'éblouissaient. Il resta à attendre qu'il montât plus haut, en se dégageant de l'assise du toit de tuiles rouges. Un soleil généreux, imposant comme un œil sans paupière, cosmique, dont les rayons chauffaient déjà la pièce. Il resta là, immobile, devant le soleil neuf du matin, sans courage pour bouger, ni s'habiller. Des bribes perçues durant la nuit lui revenaient, effluves qui venaient le relancer, comme des odeurs, paroles dont il ne percevait pas toujours le sens, la voix de l'homme, celle de la femme, leur caquetage incessant, investissant nuitamment la pièce, propos ahurissants, avec un rien d'obscène dans le ton, comme le leitmotiv d'un air musical, au point

que s'ils étaient couchés, en ce moment, à côté, il dût de nouveau les entendre. Lambeaux de phrases, imprécises, imprégnant sa conscience, comme des voiles tendues, en écran devant ses yeux, que l'astre de feu dissipait peu à peu... Une voiture se gara sur le bord du trottoir, devant la fenêtre. Quelqu'un en descendit, et il le suivit des yeux. Le quidam alla se perdre dans le dédale des allées de la résidence... Arthur, enfin, se décida, s'habilla. Le lit était défait dans la chambre. Il y avait l'empreinte de sa place dans le drap, celle de Laura, dans le lit vide. Les rayons de soleil éclairaient les draps, accentuaient leur nudité, empreints d'une pâleur qui conservait la forme de leur corps, sur le matelas. Il caressa le drap, le défroissa. L'empreinte s'effaça, il ne restait que la présence du corps de Laura, indélébile. Il revint à la cuisine, passa par le couloir, cette fois. Laura, comme il entra, lui sourit.

– C'est prêt, dit-elle.

Il prit sa place habituelle, commença à déjeuner. Francis, lui, avait déjà fini, il devait être dans sa chambre à préparer ses affaires.

*

* *

L'homme et la femme, dans l'appartement voisin, étaient-ils sur le point de se lever ? Hypothèse improbable, si la nuit dernière, aux prémices de l'aube, ils s'étaient endormis. Il se sentit ravi, à l'idée de les voir surgir quelques heures plus tard, dans la clarté insolente de l'après-midi. Il les imaginait, oppressés par l'éclat du jour, ahuris, complètement hébétés, à ce moment là. Vers les cinq heures du matin, il n'avait

plus rien entendu. La trame de la nuit alourdissait encore ses paupières. Il songeait aux deux autres, en observant Laura du coin de l'œil. Celle-ci vaquait à ses occupations, le regard net et précis. Le bain nocturne avait lavé ses paupières comme de l'eau, elles étaient lisses, délicates, transparentes comme des élytres. Laura avait bien dormi, n'avait pas eu un sursaut, couchée en chien de fusil, elle ne s'était pas éveillée une seconde... Laura, à peine couchée, s'enfonçait dans le matelas, la tête dans l'oreiller, le laissant sur la grève d'une île déserte, où les mains en visière sous un accablant soleil, il scrutait l'horizon en vain, en naufragé. Elle disparaissait dans les limbes du rêve avec une telle rapidité qu'il se sentait toujours un peu frustré. Seul, abandonné, dérouté par l'écho de ses appels éperdus, qui résonnaient dans sa tête, en proie aux mirages de ses hallucinations, il avait beau vouloir faire signe, aucun bateau croisant au large, ne daignait faire un détour pour le recueillir. Il restait seul sur l'île déserte, comme un Robinson. En voulant dissiper ces impressions, il se tournait de son côté, inquiet, et demandait :

– Tu dors, Laura ?

Elle ne réagissait pas. Le son de sa voix, les mots prononcés, retombaient sur lui comme s'il avait parlé seul. Il constatait qu'il était seul à ne pas dormir dans le lit. Était-ce possible qu'elle l'eût déjà quitté, que dans les langes du sommeil, elle eût pris sa place, que son engourdissement fût quasi léthargique ? Il allongeait le bras, posait la main sur son épaule. Le contact des doigts sur sa peau gênait Laura. Elle se tournait d'un côté sur l'autre, ramenait un bout de drap sur elle, et d'une voix soudain revêche, déclarait :

– Laisse-moi.

Il restait là, inquiet, avec un fourmillement au bout des doigts, écoutant les battements de son cœur, en découvrant que son sang circulait régulièrement dans ses veines. Mais les minutes s'écoulaient, le temps creusait le vide qui le séparait des autres, les vivants... Investi d'une torpeur bizarre, il devenait témoin du sommeil de Laura, il était son assistant, veillait sur elle... Cela ne changerait jamais. Il en avait l'habitude, cela finissait par le rassurer. Dans l'obscurité de la chambre, le souffle de Laura ordonnait en quelque sorte son renoncement à l'état de veille... « Mais pourquoi ? » se demandait-il, parfois. La question et la réponse, comme un météore, une étoile filante, passaient au travers de son esprit. « Pourquoi, se demandait-il, parfois, ai-je épousé Laura ? » Il ne trouvait pas de réponse, il ne savait pas... Ou plutôt, il ne voulait pas se donner de réponse, le savait trop.

*

* *

Vers les sept heures vingt, Francis et lui quittèrent l'appartement. Laura les accompagna sur le seuil, referma la porte derrière elle. Il imagina sa femme, prenant sa place derrière la table du bureau, face à son ordinateur.

Ils prirent place dans la voiture, en bas, atteignirent la rocade rapidement. Une partie de la route en réparation depuis peu délimitait sur la chaussée un couloir étroit, avec sa rangée de bornes mobiles. Francis, à l'avant de l'Opel, voyait le paysage sans enthousiasme. C'était toujours une armée de

véhicules devant, une autre derrière. Ils longèrent la rocade près de la Cité de l'Espace, la silhouette de la fusée Ariane, reproduite grandeur nature, dressée comme un obus vers le ciel.

– A quoi penses-tu ? demanda Arthur.

– Que je vais devoir me faire de nouveaux amis. D'après ce que j'ai pu voir, cela ne sera pas facile. L'année dernière, ceux que je m'étais fait, Jérôme et Claude, sont partis.

– Tu t'en feras d'autres.

La route s'élargit, le trafic redevint normal. La vitesse des voitures augmenta. Sur la largeur de la chaussée, dans la perspective d'un réseau d'habitacles où des gens étaient assis, derrière leur abri métallique, le mouvement ralentissait parfois, s'ébrouait de nouveau. C'était vraiment la rentrée, un ballet aux mouvements bien réglés. Les voitures défilaient les unes derrière les autres, certaines changeaient de files. Sur la voie la plus à gauche, des bolides passaient à une vitesse excessive.

Les deux mains sur le volant, tracassé, Arthur songeait... Depuis l'avant veille, l'attention polarisée par un bruit de voix dans la nuit, stigmatisé, sensibilisé par l'écho de ces voix contre la cloison, il n'avait pas fermé l'œil. La nuit dernière avait été une répétition de la scène précédente. En résistant au sommeil, cette fois, il avait été avide d'entendre, d'en savoir davantage encore, ce qui le stupéfiait. Deux nuits durant, à cause de ces de propos qui ne l'intéressaient en rien, il s'était mis dans une situation absurde, déraisonnable. A sa façon de sentir, d'être, de respirer, d'examiner Laura et Francis, il sentait qu'il avait changé. D'où venait cette avidité soudaine

qui l'avait poussé à rester là, aux écoutes ? Quelle curiosité malsaine, l'avait poussé à devenir ce témoin occasionnel ? Il avait retenu du dialogue, des bribes, qui pouvaient être aussi bien nées de son imagination déréglée, de son esprit égaré dans la chaleur d'une nuit torride. Dans la résidence, chacun vivait chez soi, affectant d'ignorer les autres, en apparence. Il s'efforçait de jouer le jeu aussi. Des appartements étaient disponibles, on pouvait s'en assurer dans l'entrée de l'immeuble : T2, T3, à louer... Cela l'indifférait quelque peu, jusqu'à ce que...

Depuis son mariage avec Laura, il avait fini par croire qu'il vivait paisiblement, sans désir d'autre chose. Il vivait en homme, avec à charge, le souci de rendre heureuse Laura, et son fils Francis. Mais son attitude de la veille démontrait le contraire : il avait noté des mots révélateurs, qui participaient de la vie de deux êtres qu'il ne connaissait pas. Cela le poussait à se poser des questions, troublé d'avoir renoncé à dormir, pour écouter, de s'être découvert autre.

Il lui fallait voir clair... Pendant des années, il avait croisé des femmes dans la rue avec une impression de futilité, il avait vécu seul longtemps... Laura était apparue, comblant le vide de son champ affectif. Quel rôle jouait-elle désormais ? Il en revint aux deux autres, derrière la cloison, il essayait de comprendre. Ceux-ci faisaient l'amour sans pudeur, sans cachotteries. Cette façon d'être dérangeait sa tranquillité. Laura et lui formaient-ils un couple obsolète, en dehors de la réalité ? Il ne l'admettait pas, se gonflait de ressentiment à cette idée, contrairement aux deux autres qui clamaient haut leur jouissance, même si celle-ci était, pour une part,

simulée, que Laura et lui, fussent aussi posés, silencieux... Il n'avancait pas, il était bloqué.

La circulation, devant lui, stagnait... Le vacarme dans un mouvement ralenti, le bruit des moteurs, la cohue, lui donnaient chaud, l'air devenu irrespirable, puant les gaz d'échappement. Impossible de ne pas respirer dans ce merdier. A travers la vitre entrouverte, la grisaille de l'artère périphérique, celle des matinées des villes, qui dégorgent une partie de leurs habitants, toujours les mêmes, à heures fixes, chacun avec ses soucis, ses mobiles différents... Quoi de plus absurde, même si la plupart se rendaient au travail. L'encombrement se résorba... Aussitôt la masse de ferraille se mit en branle... Rapidité, puissance des véhicules en mouvement propres à donner la nausée. C'était de nouveau la curée, ou la ruée. Une cité urbaine se qualifie à l'importance de son trafic, comme si les embouteillages, l'air vicié, raréfié, se portent garants de son identité. La périphérie d'une grande ville, cela se voit, se sent tout de suite. Toulouse, cinquième, ou quatrième ville de France, avant, ou après Bordeaux, n'échappait pas à ce critère. Toutes les grandes villes se ressemblaient, elles avaient un dénominateur commun, elles pouaient, elles étaient, à moins d'être détruites, comme un monument érigé par les hommes, à l'usage des hommes, se portant garantes du progrès technologique, comme si rien n'était moins important en elles que le matériel, au service de l'homme certes, mais combien déshumanisées... En conduisant, il eut soudain un souvenir. A l'école primaire, lorsqu'il était enfant, un garçon roux, le seul de la classe, dont il revit l'image... Ses camarades disaient de lui qu'il sentait mauvais parce que son père était éboueur, ou

égoutier. Idée qu'il donnait, plus que l'odeur qu'il répandait. L'instituteur y était peut-être pour quelque chose, ou les parents des autres élèves : ce n'était pas un enfant comme les autres... Par sa tenue débraillée, ses cheveux mal coupés, rebelles, son air têtue, dépenaillé, le garçon donnait toujours l'air de sortir d'un poulailler. Peut-être sa mère ne le lavait-elle pas, ou n'avait-il pas encore appris à se débarbouiller. La morve au nez, les doigts sales, souillés d'encre, avec son vocabulaire limité, il ne possédait pas les mots pour s'exprimer, et répondait le plus souvent à l'instituteur, à côté. Le maître lui ordonnait de se rasseoir, interrogeait un autre élève, bien mis, celui-là, qui avait levé le doigt... Mais une fois dans la cour de récréation, le gamin sale retrouvait de l'assurance, devenait volubile :

– As-tu déjà vu ton père monter sur ta mère, toi ? demanda-t-il un jour, à la cantonade, à certains condisciples dont il avait su attirer l'attention.

Arthur se trouvait dans le lot, il avait rougi. Les enfants ne naissaient pas dans les choux, il le savait, mais ses connaissances en la matière étaient limitées. Il ne voulait pas en savoir davantage, en enfant sage comme une image, qui ne voulait rien perdre de l'affection de ses parents. Pourquoi ne s'écartait-il pas du groupe ? Cela le gênait de penser à sa mère en imaginant certains gestes, dont parlait son condisciple, l'air malin. Dans sa crainte d'écouter, de regarder, il s'était senti muer peu à peu en une disposition d'esprit contraire, comme si un penchant inconnu de lui se révélait, comme si, ne voulant plus rien entendre, ni rien voir, il souhaitait au contraire en savoir plus, brûlait de poser des questions.

L'inclination, le penchant qu'il ressentait, lui firent honte, et il s'écarta.

– Et était-elle déshabillée ? lui demandait un autre garçon, à voix haute.

– Si elle l'était ! je vais te dire...

Le soir de leur mariage, il se souvint des paroles de ce gamin roux, au regard salace qui n'était pas aussi bête qu'il paraissait en classe. Le souvenir de l'enfant sage, plutôt timide qu'il avait été, qui se bouchait les oreilles et fermait les yeux pour ne pas voir, après tant d'années, revenait malgré lui à la charge, surgissant du fond de sa mémoire. N'avait-il pas éprouvé le même appel à épier les paroles des deux autres, de l'autre côté, durant deux nuits successives ? Le soir de leur noce, les invités partis, une fois seuls, Laura et lui, il avait accroché un vêtement à la poignée de la porte, afin d'en couvrir la serrure. Il ne voulait pas que Francis qui dormait depuis des heures, les surprit aussi. L'aube pointait. Ils avaient dansé toute la nuit. Pourquoi tant de précautions ? Était-il jaloux, insatisfait déjà de sa vie de couple, sentait-il que cela allait foirer ? S'il lui arriva par la suite de faire l'amour à Laura, à cette femme froide qui donnait l'impression de ne rien ressentir, qu'il identifiait parfois à une poupée gonflable, s'il voulait rester honnête, pudique, pour tout ce qui touchait à leur intimité, aujourd'hui, il réalisait que cette attitude l'aliénait, que parce qu'il voulait paraître digne, pudique, elle l'oppressait comme un carcan.

*

*

*

La journée passa. Il fit la sieste, un peu, puis alla faire un tour à pied, du côté de la Garonne, se faufilant à travers la circulation. Toulouse est souvent une ville impossible... Rues trop étroites où l'on a du mal à avancer. Le slalom commence, et l'on se serre sur les trottoirs. Les autres n'ont pas l'air de s'en apercevoir. Ils font la ville, ils en sont... Le temps était toujours chaud, à la différence que vers les trois heures, ce jour-là, sous un ciel plombé, l'air devenait plus lourd, des effluves malsains oppressaient les sens. On regardait machinalement au dessus de soi avec l'espoir de voir crever le ciel pesant, mais le tonnerre avait beau gronder quelque part, l'orage n'éclatait pas. L'éclat du ciel voilé sur le fleuve donnait mal aux yeux. Un pêcheur solitaire, assis sur la berge, surveillait sa ligne au bord de l'eau. Il marcha seul longtemps le long de la berge. Des clochards, agglutinés comme des larves, dormaient à l'ombre du Pont-Neuf. Au dessus, la voie à sens unique permettait le passage à la rive gauche du fleuve, résonnant du bruit dense des véhicules qui circulaient. L'architecture robuste, raffinée des arches du pont, la présence du fleuve, donnent à cet endroit de la ville, un cachet particulier... Il vit soudain un homme en loques surgir de l'ombre du pont, et venir l'accoster. Arthur se mit en état de défense. L'homme à l'haleine vineuse, le tutoya. Il voulait qu'il lui donnât de l'argent. Devant son refus, d'autres sans abris se levèrent immédiatement. Dans le cadre de son champ de vision, il les vit quitter l'endroit où ils se tenaient assis, ou couchés, et rejoindre l'autre. Se sentant épaulé, celui qui parlait devint menaçant : « Allons, donne... », disait-il. Instinctivement, Arthur eut un mouvement de recul, se replia, tourna sur lui-même, se mit à courir. « Salaud, enculé ! » entendit-il crier

derrière lui. Il quitta en hâte les abords du fleuve. Une fois sur le quai, un peu essoufflé, il eut du mal à oublier sa mésaventure. Elle se dissipa, cependant qu'il marchait dans le vacarme assourdissant, absorbé progressivement, et l'impression néfaste de la rencontre qui, comme un phénomène récurrent, agissait encore sur son esprit, s'évanouit... Il revint à pied jusque chez lui, finit même par apprécier, avec douceur, dès qu'il retrouva son quartier, de marcher avec une certaine nonchalance.

Ce fut le soir... Francis rentra à l'appartement, un peu avant six heures. Journée aux heures creuses, vides, où le temps avait fui sans consistance, journée, à part l'incident au bord du fleuve, qui parut à Arthur n'avoir jamais existé. Il se sentit presque heureux, soulagé par la présence de Francis.

Le gamin avait dû faire ses devoirs, étudier ses leçons à la permanence du lycée, car à peine arrivé, il laissa tomber sur la moquette, à côté de lui, sa serviette avachie d'être toujours bourrée. Il erra un moment de la cuisine à sa chambre, de sa chambre à la cuisine, et revint au salon, après avoir pris dans le frigo un morceau de chocolat. Arthur, un livre dans les mains, l'observait, sans qu'il s'en aperçût. Francis ne le regardait pas, l'air plutôt soucieux. Arthur se préparait à adresser la parole au gamin, quand le téléphone sonna dans la pièce.

Le gamin se précipita pour décrocher. Une fraction de seconde plus tard, Arthur lui prenait le récepteur des mains, et perçut une voix, à l'autre bout du fil.

– Arthur ?

– C'est lui-même.

– Ici Georges Blin, le mari de ta nièce... Je t'ai appelé plusieurs fois, ces derniers temps, mais tu n'étais pas là...

Georges Blin avait été le premier à le tutoyer, ce qui gênait Arthur, car il n'avait pas la familiarité facile. Georges Blin restait un étranger qui avait épousé sa nièce. Il invitait le couple et l'enfant à passer souvent le dimanche après-midi à la Barcelle, une maison de caractère, achetée par lui à crédit, où le ménage qu'il formait avec sa nièce, Hélène, vivait, sur les hauteurs de la ville, parmi les coteaux serrés entre le canal du Midi et la Garonne. Mais Georges Blin n'était pas son ami. La Barcelle, à flanc de colline, entourée d'arbres magnifiques, centenaires, avait appartenu à un critique littéraire réputé, venu se réfugier dans le terroir du Midi. Une allée de tilleuls, qui faisait penser que l'été finit toujours sous les tilleuls... Arthur aurait aimé avoir une résidence comme celle-là : ne plus avoir à supporter le bruit, le ronflement des moteurs de voiture, les pas des passants, les ragots de Paul, de Pierre ou Jacques, la moindre conversation sous ses fenêtres, les bruits de moteur partout, sur l'avenue, au coin de la rue... Il aurait apprécié les sifflements du vent, en automne, le balancement des arbres aux troncs gémissants, le pépiement des oiseaux à la recherche des vers de terre, les allées jonchées de feuilles mortes. Souvent, le dimanche, tout le monde s'accordait pour passer le restant de la journée à la villa.

– Nous sommes bien rentrés, Hélène et moi, dit Georges. Le voyage s'est très bien passé.

– N'avez-vous pas eu trop chaud ?

– A Bangkok, certes... Mais aux alentours de Chiang Mai, dans le nord du pays, la chaleur devenait moins intense.

Ce pays, la Thaïlande, avait dû changer depuis qu'il l'avait quitté. Il avait vécu là-bas, des années plus tôt, au titre de la coopération. Mais son passage dans l'enseignement avait été bref. A son retour en France, il avait trouvé sa voie en faisant carrière à la Lampe.

– Je téléphone aussi pour une autre raison... Je voudrais savoir si Hélène t'a parlé avant notre départ.

– Sans être d'un naturel expansif, elle m'a confié que ça n'allait pas fort.

– Je voudrais te voir, t'en parler. Es-tu libre, demain après-midi ?

– Passe donc me voir à la maison.

– Non, j'aimerais mieux ailleurs... La présence de Laura rendrait la chose difficile. Tu connais la Cloche d'Or, place des Carmes ?

– Pas précisément, mais j'ai dû voir l'enseigne en passant.

– Six heures... Cela te convient ?

– D'accord.

– Tu sais, si cela te gêne, on peut se voir à un autre moment.

– Non, j'y serais.

Que Georges fît appel à lui au sujet d'un problème entre sa nièce et lui, le stupéfiait. Il n'avait pas d'amitié pour Georges, mise à part l'obligation de lui parler quand il était invité chez eux, avec Laura, à la Barcelle. Ils se disaient quelques mots, des mots souvent chargés de sous-entendus. Au hasard de

certaines répliques échangées entre eux et les femmes, sa sœur, Hélène, et Laura, il lui arrivait de se mêler à la conversation, de répondre à Georges vaguement, l'air gêné. Mais leurs conceptions différaient. Arthur n'était pas ambitieux, il n'affectionnait pas les voitures de sport. Il lui paraissait de peu d'importance de commenter, ou de critiquer ce qui se passait à la télé, les propos de tel homme politique, la référence à tel match de rugby, à tel rallye... Aux yeux de Georges Blin, tel que paraissait Arthur, c'était quelqu'un de nul, qui ne pensait pas, qui n'avait pas d'idées, une sorte de néant personnalisé. Sans opinion définie, employé à la Lampe, la compagnie spécialisée, déférent envers ses supérieurs, il n'était pas révolté non plus. Il faisait partie du bétail, rien à voir avec les moutons enragés qui défilaient dans les rues... Il se laissait traire avec complaisance. Georges Blin semblait lui reprocher cela comme une insanité, sa passivité, son esprit anémié, comme s'il faisait injure à son nom, comme s'il était un être méchant et ignoble d'en être arrivé à ce point. Arthur saisissait mal comment son tempérament, ou sa situation modeste pouvaient lui faire du tort. Devait-il se sentir fautif parce qu'il n'avait pas réussi comme lui ? Il ne présentait pas beaucoup d'intérêt, mais un lien les unissait, parce que Georges Blin avait épousé la nièce d'un homme pusillanime... Et l'oncle, c'était lui... Deux caractères opposés ne pouvaient que se déplaire. On le recevait à la Barcelle, parce que, malgré tout, il était un parent. Georges estimait Laura d'avoir épousé un être tel que lui, d'avoir consenti à s'occuper d'un pareil imbécile. Arthur aurait dû le mépriser comme il le méritait, mais tout comportement, toute attitude ne

finissent-ils pas par se justifier ? En présence d'Hélène, de sa sœur Claire, de Laura, Georges Blin souriait, se contenait, ne manifestait son animosité que lorsqu'ils se trouvaient seul à seul, ou à la dérobee, lorsqu'il le pouvait. Arthur n'aimait pas Georges Blin, non plus, mais sans lui en vouloir. Il aurait préféré que George Blin et lui fussent amis, non par besoin de sympathie, mais naturellement, pour ainsi dire...

Ces dimanches à la Barcelle, lui semblaient interminables... Le genre de nausée qui le prenait, après, comme si les doigts sales, tachés de boue ou de sang, il éprouvait le besoin curieux de les essuyer n'importe où, de se laver les mains, plusieurs fois, comme s'il craignait qu'elles ne fussent jamais assez propres, en faisant couler l'eau du robinet sempiternellement. C'était le soir, après le repas. Ils rentraient chez eux, et Arthur se sentait mal, souvent, comme s'il était victime d'un malaise. Il avait toujours haï les dimanches, c'était celui des autres, ceux qui se déplaçaient, et engorgeaient les péages d'autoroutes, ceux qui marchaient dans les allées des espaces verts, à l'orée des villes, surveillant leur progéniture, celui des gens qui réparaient leur force pour le lundi, à la sortie des salles de spectacle, celui de ceux qui hantaient les rues désertées de la ville, le dimanche venu, et arpentaient les trottoirs quasi vides, où ils trouvaient davantage de place, ceux, jeunes ou vieux, qui subissaient périodiquement l'aventure dérisoire de leur dimanche après-midi.

Dans l'ombre du jour abolissant le dimanche, il étouffait, la sueur perlait sur son front, sur ses lèvres, le front appuyé contre la fenêtre du salon... Il voulait s'exprimer, dire quelque chose à Laura, n'importe

quoi, mais n'osait pas se retourner. Il voulait paraître aimable, mais les mots, les paroles qu'il voulait employer lui paraissaient inadéquats, inexacts, ils traduisaient mal sa pensée. Il se retournait, parlait d'une voix qui n'était pas la sienne. Était-ce le fait d'être allé chez les Blin, était-ce la rançon du dimanche ? Un état d'esprit spécial l'habitait. Les lèvres humides, Arthur balbutiait, comme un malade. Il avait l'impression de ne pas dire ce qu'il voulait, de parler avec une arrière-pensée. Il n'était pas libre, semblait réagir sous la contrainte, s'enfermait. Personne ne lui demandait pourtant de se justifier. Il décrochait... Il s'apercevait que dans son impossibilité de communiquer, ou la concevait-il comme telle, il se sentait responsable vis à vis de Laura, de leur vie, de Francis. Il avait une famille désormais, il avait fondé un foyer... Non sans amertume, acculé, il constatait avec répugnance, qu'il était responsable d'un certain malaise. Heureusement, l'heure de se mettre à table arrivait. Une fois assis à sa place habituelle, on se sent mieux. Il n'acceptait pas sa disgrâce, comme s'il était atteint par le malheur, essayait quand même de leur sourire, mais c'était un demi-sourire crispé. Laura comprenait, elle était douce... Peu à peu, il revenait vers eux...

– Quand te marieras-tu ? lui avait un jour demandé Georges Blin, un dimanche d'avril, à la Barcelle. Arthur vivait seul encore, et sèchement, répliqua :

– Quand j'en aurais envie.

Pour Georges Blin, Arthur n'était pas quelqu'un de normal, aux besoins normaux. Il était châtré avant l'âge, il marchait, vivait, s'asseyait, les cuisses serrées. Peut-être se masturbait-il périodiquement, par besoin malsain, peut-être n'était-il capable que de

cela, ou d'aller voir les putes... Un fou, un maniaque. Quelqu'un de pas net, de pas fréquentable, pas sortable... Une entité. Une entité d'homme. Un individu... Un sous-produit, une erreur de la nature...

– Tu auras des enfants, j'espère...

Parce qu'il avait mis Hélène Blin enceinte pour la seconde fois, Georges Blin parlait avec son orgueil de géniteur. Lent à réagir, Arthur marmonna quelque chose d'incompréhensible. A la vue de son premier fils, criard, mal élevé, les enfants des autres ne l'attendrissaient pas. Il vivait seul, à veau l'eau, à l'époque, sans direction, sans gouvernail. Ceux qui le côtoyaient, se posaient des questions à son sujet, cela ne tarissait pas. Comment aurait-il pu les faire taire ? N'importe qui n'a-t-il pas le droit de s'exprimer sur tel ou tel ? Il fut souvent la risée des autres. Il lisait cela dans leurs yeux, percevait cela dans leurs remarques. Il n'avait d'autre moyen que de se taire ou de détourner la tête, comme s'il ne comprenait pas, comme s'il n'entendait pas. Il les aurait tous tués.

Il raccrocha le récepteur. Francis, assis en vis à vis, dans le fauteuil, avait pris un livre, et lisait, le regard fixé dessus.

Il l'observa. Le gamin ne faisait pas attention à lui. S'il avait suivi sa conversation avec Georges, au fond, qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire ? Comme cela lui arrivait parfois, Arthur ressentit une légère gêne à la vue de Francis. Il était beau, presque, il avait de beaux yeux, les yeux de sa mère, bruns, à paillettes d'or. Son regard doux, paisible en apparence, semblait fixé dans un rêve lointain, sur un point fixe de l'horizon qu'il était impossible de définir. Cependant ses prunelles se déplaçaient sans crier gare dans ce regard, et voyaient tout, palpant la lumière.

N'était-ce pas à cause de son regard qu'il avait fini par trouver du charme à Laura ? Au début, dans les bureaux de la Lampe, où elle travaillait, à peine remarqua-t-il cette femme timide, effacée, au regard plutôt éteint. Elle venait d'arriver. Pouvait-il prévoir qu'elle serait un jour sa femme ? Son air résigné, son manque d'entrain, n'avaient rien pour séduire un homme. Cependant, une fois, elle appuya son regard sur lui, et il découvrit autre chose que ce qu'il avait cru. C'était étrange. Son maintien semblait en contradiction avec ce regard. Il lui faisait penser à un feu qui couve, mal éteint, un feu sournois, à cause de la lueur inquiétante qui brillait, celle que l'on observe chez certains animaux étendus à l'ombre, face au soleil. Autre chose... Il y avait dans sa personne une simplicité naturelle qui lui plut. Arthur aimait l'humilité. La vue de cette femme presque laide, mal faite, l'apitoya. Le regard de Laura, à cause de ce qui brillait en lui, avait quelque chose de pathétique. Mais son top model avait les seins lourds, le dos rond, elle portait les cheveux coupés à la garçonne. Il lui trouvait cependant une jolie nuque au modelé gracieux et délicat. Francis avait, comme elle, un côté mystérieux. Il observait autour de lui, sans que l'on pût deviner ce qui le frappait, ce qui l'intéressait particulièrement.

Parfois, il lui arrivait de se demander comment son neveu le voyait. Il ne serait jamais son père. Quelle opinion se faisait-il de lui ? Ne lui reprochait-il pas, en un sens, de lui avoir volé Laura ? Question sans réponse. Peut-être les méprisait-il de s'être trouvés tous les deux, pour avoir un alibi. Parfois, les gens laids s'unissent pour procréer de très beaux enfants. C'est une inconséquence de la nature. Mais qu'est-ce

que d'être laid ou beau, physiquement ? Depuis trois ans qu'ils vivaient ensemble, il s'était habitué peu à peu à Laura.

A la Lampe, en quinze ans, Arthur avait parcouru un certain chemin. Admis au départ comme simple agent, simple exécutant, avec le baccalauréat seulement, après bon nombre de soirées, une partie de ses nuits consacrées à l'étude, il était passé cadre, n'en déplaise à George Blin. L'appartement était à lui, récent, confortable. Francis ne pouvait-il pas, de temps à autre, lui exprimer du respect, une marque de considération ? Le gamin affichait de l'indifférence, comme s'il avait décidé de l'ignorer. Dès qu'il l'interrogeait, il ne répondait que contraint. Arthur sentait qu'il était loin d'avoir la sympathie du gamin. Peut-être Francis avait-il peur de lui, peut-être son indifférence dissimulait-elle un reproche, du mépris ? Pour établir un lien avec lui, il devait faire toujours le premier pas.

Francis avait peu d'amis. Parfois, on l'apercevait dans la rue avec un camarade. Ils se parlaient d'une voix fluette, ne se retournaient pas sur les filles. A leur âge, Arthur, non plus, certes, même qu'initié par d'autres camarades, il se livrait à l'onanisme...

– Qui est-ce, cet ami ? lui demanda-t-il, l'ayant rencontré une fois, dans une rue proche de la résidence.

– Ce n'est pas un ami, juste un copain... Jean-Marc.

– Jean-Marc, qui ?

– Bittan.

– Habite-t-il le quartier ?

– Oui, avenue Jean Rieux, à deux pas d'ici...

- Vous vous donnez rancard de temps à autre ?
- Oui.
- Tu es allé chez lui ?
- Non.
- Sais-tu ce que fait son père ?
- Non.

Cette dernière réponse le surprit. Les pères, pour lui, ne comptaient pas, comme si leurs activités n'avaient rien à voir avec la vie de leurs enfants.

De ses professeurs, il ne disait jamais rien. Il savait seulement que le professeur principal, à deux ans de la retraite, se faisait chahuter.

– Au milieu du cours, il doit s'interrompre, pris de quintes de toux... On s'ennuie, on tousse les uns après les autres, puis progressivement, on tousse tous en chœur.

- Comment réagit-il ?
- Il tousse de nouveau, et tout le monde rit.
- Il le prend bien, à ce que je vois.

– Non, parce que cela ne s'arrête pas, et il en rajoute... Allons, allons, dit-il... Il ne peut s'empêcher de tousser. C'est pénible à voir, à entendre. Peut-être même qu'il est-il contagieux, ou qu'il a le cancer... Il parle, et fume sans arrêt, allumant une nouvelle cigarette à celle qu'il vient d'achever, jette ses mégots par la fenêtre, dans la cour de récréation.

- Et les autres professeurs ?
- Ils ne sont pas mal.

Arthur aussi, n'était-il pas mal ? Francis n'affichait jamais ses sentiments, ou bien était-ce à cause de son caractère indépendant qu'il semblait garder toujours

un à part soi ? Arthur ne le voyait presque jamais étudier, mais il n'en avait pas moins de bonnes notes. En classe, ses professeurs le considéraient comme un bon élève. A la maison, calme, plutôt trop calme, il lisait la plupart du temps, couché par terre dans le living-room, ou à plat ventre sur le lit.

– Pourquoi ne vas-tu pas dehors ?

– Je n'en ai pas envie.

Il se demandait si, en cachette, avec sa mère, il n'avait pas de contacts plus étroits. Il n'en fit jamais allusion à Laura, malgré certaines questions insidieuses.

– Il te parle de ses camarades, à toi ?

– Rarement.

– Ne le trouves-tu pas un peu secret ?

– C'est peut-être son âge qui veut ça.

N'était-ce pas un peu le caractère de Laura ? Il ne savait jamais vraiment ce qu'elle pensait, au fond d'elle-même. Elle ne se plaignait jamais, ne se disait jamais lasse. Il lui arrivait parfois d'émettre un avis différent du sien, et lorsqu'elle ne disait rien, devait-il supposer qu'elle était d'accord à cent pour cent ? N'était-ce pas là, en apparence, la ressemblance qu'il ressentait avec son fils, leur indifférence, parce que cela ne valait pas la peine ? Cette indifférence le gênait. Sans se départir de sa tendresse, n'avait-il pas parfois, de multiples raisons de haïr Laura ? Pourtant, cette sorte de tendresse lui plaisait, car sincère et réelle, elle était humide comme la pitié.

*

*

*

A l'étage inférieur, une voix d'homme chanta, d'un ton bas, dans un poste de radio, une sorte de blues dont il percevait le son, comprenant à peine le sens des paroles, la voix d'un noir qui se figea, solo, puis reprit au rythme du saxo : « When a man loves a woman... »

On couvrit le son du disque. Une femme en colère, une mère peut-être... Au claquement de gifle qui ponctua son discours, à travers le rythme de la musique, il l'entendit, soulagée, conclure :

– Celle-là, tu ne l'as pas volée. Si tu continues, je vais te mettre au lit.

Dehors, le soir s'installait doucement sur la ville, dans une diminution de clarté, d'intensité solaire, le cortège silencieux d'une multitude de bruits qui montaient jusqu'aux fenêtres, se joignaient à l'ambiance de paix de cette fin d'après-midi. Sous la terrasse, des pigeons roucoulaient.

A l'étage inférieur, l'enfant pleura de nouveau. Sa mère lui dit de se taire, mais l'enfant pleurait toujours. A travers la voix du chanteur, sa plainte avait quelque chose de touchant. Dans la tranquillité de cette fin d'après-midi où les rayons alanguis d'un soleil d'automne coloraient le bas de la terrasse, l'enfant pleurait toujours, comme victime d'une injustice... Enfin, réalisant que personne n'endiguerait sa peine, il se tut, en s'arrêtant dans un dernier sanglot. Le piano du blues plaqua son dernier accord. Francis posa son livre, fixa un instant son beau-père, sans rien penser de précis, détourna les yeux. Lui qui n'avait jamais reçu de gifle, ne bronchait pas, ne s'indignait pas, ne manifestait aucune pitié en apparence pour l'enfant qui s'était remis à pleurnicher. Cela le gênait plutôt. Le gosse se

tut de nouveau. Dans la pièce redevenue calme, une autre mélodie s'éleva de l'étage inférieur, fluide, une grêle de petites notes dont on sentait les doigts à peine frôler les touches. Ce fut un éblouissement. Une voix au timbre doux, si nostalgique, chanta : « Georgia... O Georgia... » Arthur reconnut la voix de Ray Charles, « Georgia, on my mind... » La tonalité du poste se brouilla. Il grésilla, comme s'il était mal réglé, encombré de parasites, parcouru de vibrations qui nuisaient à la pureté du chant : « Georgia, on my mind... » La femme dut régler le poste, car le son redevint à peu près normal.

– Elle devrait baisser la radio, dit Francis, exaspéré.

– Tu n'aimes pas Ray Charles ? demanda Arthur, avec confiance... C'est vrai, pour toi, c'est vraiment une autre génération... Tu n'es pas sensible à la mélodie ?

Le gamin ne répondit pas. Arthur se leva, alla en direction du balcon, et ferma la porte fenêtre. En se retournant, il voulut changer de conversation, à l'intention de son neveu :

– Tes camarades te parlent-ils souvent de ce qu'ils comptent faire plus tard ? lui demanda-t-il, dans la pièce silencieuse. Il venait de se retourner en posant sa question à brûle pourpoint. Francis parut ne pas entendre. Il eut droit à un froncement de sourcils, à l'opiniâtreté de son regard, méchant presque. En se rasseyant, Arthur sentit à quel point le gamin était rétif. Celui-ci répondit laconiquement, sans le regarder, avec un soupir, parce que cela l'agaçait :

– Quelques-uns le savent... Ils ont la possibilité de reprendre le commerce de leur père.

- Et les autres ?
- J'en connais un qui veut devenir vétérinaire.
- Et toi ?
- Je verrai quand il sera temps.

Puis, pour signifier qu'il en avait assez, il replongea les yeux dans sa lecture.

Un bruit de sonnette résonna dans la pièce, celui du récepteur relié à l'interphone, en bas, dans l'entrée. Francis se précipita, comme lorsqu'il décrochait le téléphone, saisit l'écouteur et poussa le bouton. Après un grésillement, on reconnut la voix de Laura. Deux minutes plus tard, elle était dans l'appartement, toute essoufflée. Arthur, depuis qu'il avait appris qu'elle arrivait, disposait la table, il avait mis le repas à réchauffer sur le réchaud. Au bout de quelques minutes, ce fut prêt. Francis et lui s'assirent chacun à sa place. Laura les servit. Elle s'assit à son tour. Il lui parla du coup de téléphone de George Blin.

– Hélène et lui sont rentrés de vacances. Il désire me voir, demain, vers les six heures.

– Tu crois qu'ils vont divorcer ?

– Je ne sais pas. A vrai dire, cela ne me regarde pas.

– C'est ta nièce, quand même.

– Je sais, mais ils sont majeurs tous les deux. Tout le monde divorce maintenant, pour une simple dispute... C'est beau, tout ça, pour les enfants, c'est réussi.

Des bruits de couverts. Ils mangeaient en silence, Francis, silencieux aussi. Chacun s'achemina vers la fin du repas. Laura soudain déclara :

– J'oubliais de vous dire... Ce matin, vers les midi, on a sonné à la porte... Je suis allée ouvrir. Une

femme s'est présentée, la locataire de l'appartement d'à côté, une jeune femme...

Arthur tressaillit, pâlit, reprit vite le dessus. Il ne laissa rien paraître, et joua le rôle de celui qui apprend une nouvelle sans importance. Il en avait cependant le souffle coupé. Avec une difficulté pour déglutir, il finit par dire :

– Depuis que cet appartement était inhabité, il faut bien croire qu'il finirait quand même par être occupé... Qui est-ce ?

Il avait repris son assurance.

– Deux jeunes, un couple... Ils sont là depuis deux jours. La jeune femme m'a parlé... Ils viennent de Paris. Son mari est représentant. Elle allait me quitter, souriante, quand elle m'a demandé si je n'avais pas un peu de sel à lui prêter. C'était midi passé, elle n'avait pas le courage de descendre pour en acheter, et je lui en ai prêté. Elle l'avait oublié dans ses achats. Elle est jeune et jolie, elle parle d'une voie fluette, son accent parisien est vraiment charmant.

– Ah, bon !

Il simulait la stupeur, avec conscience que quelque chose le dépassait infiniment, qu'il éprouvait du ressentiment contre ce qu'il venait d'apprendre, parce que cela le dominait. Il en voulait à Laura de l'entendre parler ainsi, il l'aurait presque giflé. Il pensait à la nuit de l'avant veille, à la fille qui criait derrière la cloison. Était-ce le même créature qui était venue demander du sel à Laura, cette femme qu'il avait entendu gémir sous l'étreinte de l'homme, celle qui se livrait au plaisir sans retenue ?

Laura commença à débarrasser la table. Arthur se leva. Il étouffait, et ouvrit la porte fenêtre en grand,

puis, sur le balcon, alluma une cigarette. Ses doigts tremblaient imperceptiblement. Il fumait avec avidité. En un rien de temps, sa cigarette fut réduite à l'état de mégot. Il la jeta du haut de l'étage, en alluma une autre, en regardant sa montre : il était huit heures dix. L'air était plutôt frais. A l'ouest, le soleil visible encore, d'un rouge ocre, commençait à faiblir par dessus les toits. Il rosissait encore le sommet des peupliers, à droite de la fenêtre. Encore quelques minutes et il disparaîtrait. Il finit sa seconde cigarette, se tourna de côté, vit Laura assise dans un fauteuil, devant le poste de télé allumé.

Dans le crépuscule naissant, sa tête bouillonnait de bouts de pensées, d'idées incohérentes. Dans tout cela, c'était comme s'il se faisait un vague reproche, comme s'il en voulait à quelqu'un, sans savoir ni pourquoi, ni comment... Les mains appuyées sur la murette du balcon, il voyait la lumière disparaître derrière les toits, accordant peu d'attention au paysage qui pâlisait, finissant de se brouiller. Son attention se portait sur autre chose. Son esprit s'affolait, inquiet de penser à la jeune femme, à la parisienne que Laura avait vue, qui lui avait parlé, qu'elle avait pu détailler à son gré. Par la même, elle l'avait devancé. Laura était au courant de tout, et il se sentait mis de côté. Son obsession de la nuit précédente, renaissait. Il en était bouleversé, si absorbé qu'il entendit à peine Laura dire :

– J'ai mon feuillet sur la deuxième chaîne. Tu ne veux pas le regarder ?

– Non, plus tard... Je reste sur le balcon.

Il n'osait pas se retourner vers sa femme. Il devait se recomposer un visage. A se montrer de nouveau dans la pièce, il lui fallait juguler ce flux interne qui

parcourait ses veines, et fouettait son sang. Il sentait monter en lui une vigueur fébrile, presque inaccoutumée, des gestes fous, imprécis.

Francis dit bonsoir à sa mère, regagna sa chambre. Il avait l'habitude de se coucher dès neuf heures. Il lui arrivait aussi d'avoir un coup de fatigue, de s'étendre à n'importe quel moment. Parfois aussi, c'était une manière de protestation, une forme de bouderie. Il allait se tapir dans sa chambre, n'en sortait plus, jouant seul avec sa console, ou son ordinateur, un cadeau de Laura pour son dernier Noël.

Arthur, accoudé au balcon, dans la fausse clarté du crépuscule, reprenait peu à peu ses esprits. La nuit venait. Les lampes s'allumaient en bas, dans la rue. Un chat traversa la pelouse, au bas de la fenêtre. Quelqu'un, en face, commença à fermer ses volets. A travers les portes fenêtres encore ouvertes, des silhouettes allaient et venaient sous les lampes allumées. Il découvrait ainsi des intérieurs, à des étages différents, mais ne les connaissait-il pas déjà ? En été, durant ces heures vides où l'on attend que la nuit tombe, il avait pris l'habitude de rester là, sur le balcon, à prendre le frais, perdu dans ses pensées. On aurait pu croire qu'il observait les gens, mais il pensait souvent à autre chose... Des lumières s'allumaient, d'autres s'éteignaient. Cela faisait penser à une sorte de ballet, au va et vient d'un jeu de flippers.

Une femme en peignoir sortit d'un living room, vint avec un bébé en larmes dans les bras. Elle marchait et le berçait. Son mari lisait un hebdomadaire illustré. Elle dut lui dire quelque chose, car le mari se leva précipitamment, lui prit l'enfant des bras, et arpenta la pièce à son tour. Il avait l'air de

lui chanter une chanson. Arthur voyait ses lèvres remuer, mais n'entendait pas. Il songeait à la douceur du père, à la câlinerie de sa voix.

Il fuma encore deux cigarettes, ce qui faisait quatre pour la soirée, puis revint au salon.

– Sais-tu si tu auras d'autres jours de vacances, en octobre ? demanda Laura.

– C'est possible... Il faut que je me renseigne. Tout dépend aussi du temps qu'il fera.

Contrairement à certains de ses collègues, il les écoutait parcimonieusement, choisissant de préférence les périodes creuses.

– Je suis un peu fatiguée, ajouta Laura. Si nous nous couchions ?

– Je viens.

Stupidement, il s'aperçut qu'il avait hâte de se trouver immobile dans le lit de la veille, de rester étendu, tout ouïe, dans une attitude réceptive, ignorant le corps de Laura, niant jusqu'à sa présence...

Il se déshabilla, se brossa les dents, tourna le bouton du transistor, celui qu'il gardait dans la salle de bains pour écouter les nouvelles. Il entendit la voix de Julien Clerc chanter : « Femmes, je vous aime... » Entre la chambre et le cabinet de toilettes, les portes étaient ouvertes. Il vit Laura se dévêtir, sans fausse pudeur, sans coquetterie, un peu à la façon d'une sœur.

A peine couchée dans le drap, elle allait s'endormir comme la veille, il le savait. Comme il savait qu'il allait s'efforcer de résister au sommeil. La veille, dans l'appartement voisin, la scène avait duré près d'une heure. S'il n'avait rien vu, s'il ne connaissait rien des protagonistes qui n'étaient pour

lui que des voix, il n'en était pas moins marqué, sensibilisé. Il y avait un rien d'obscène dans leurs ébats, un rien d'obscène qui heurtait sa sensibilité. Il n'avait pas l'habitude d'épier les autres afin d'en tirer satisfaction. Il ne s'occupait pas d'autrui. Il n'était pas friand de sensations érotiques. Un film trop osé passait-il à la télévision, en présence de Laura, il se levait et quittait la pièce. Il n'aimait pas que l'on suscitât en lui certaines émotions, par peur, sans doute, de ses réactions, de certaines pulsions qu'il ne contrôlait pas. L'amour fait par les autres le mettait mal à l'aise.

Il se souvint du récit, dans la cour de l'école primaire, du garçon roux, celui qui regardait par la serrure ses parents faire l'amour.

– Je te dis que non ! C'est ma mère qui a commencé, protestait-il, parce qu'il ne voulait pas voir en sa mère quelqu'un qui avait un rôle de victime, tout au moins passif.

– Elle était toute nue ?

Laura commença à ronronner paisiblement. Elle dormait sur le dos, les lèvres entrouvertes.

La femme d'à côté, que faisait-elle en ce moment ? Dormait-elle aussi, comme Laura ? Dix heures du soir venaient à peine de sonner, et certaines images érotiques lui troublaient l'esprit. Des pensées qu'il haïssait, et cependant le ravissaient. Il n'avait jamais été adepte du téléphone rose. Du temps qu'il était encore seul, le temps d'avant Laura, il allait chez les filles, en détestant les pratiques auxquelles ces dames se livraient, pour se débarrasser le plus vite possible du client, afin qu'il ait son dû. Il leur rendait grâce aussi d'être bonnes à cela, en vraies professionnelles,